

que vous inspire un jour votre conduite actuelle.

“Adieu!

**“Françoise Dorville,  
comtesse della Mora.”**

Le comte, sa lecture terminée, laissa tomber sa lettre sur le bureau, avec un geste de lassitude et d'immense découragement. Sa colère, ses projets de vengeance étaient loin. Il était accablé, brisé, anéanti.

Au bout d'un instant, il balbutia :

— Que faire?

Et sa conscience lui répondit :

— Rien à faire. Par orgueil, tu as gâché ta vie et celle d'une femme à qui tu n'avais sans doute rien à reprocher, puisque l'indignation t'a poussée à une résolution extrême. Il te faut maintenant subir les conséquences de ton abominable conduite. Tu as le châtiment que tu mérites. Malheureusement, ton innocente victime souffrira autant et peut-être plus que toi, sans avoir rien fait pour mériter cette cruelle disgrâce”.

A ce moment, une nuance d'attendrissement se mêla à ses vagrets, qu'un reste de colère rendait amers. Et de plus en plus désesparé, il répéta :

— Que faire?

Mais à la place d'une réponse, ce fut une interrogation qui se présenta à son esprit :

— Pourquoi ai-je cru ce que disait cette lettre anonyme?... Il est vrai que l'avertissement était exact au moins sur un point : la rencontre de Cavalieri et de Françoise. Mais est-ce donc la première fois qu'ils font un tour de promenade dans mon parc ? Et cette rencontre ne peut-elle pas être le résultat d'une cause fort innocente ou simplement du hasard ? Ce-

pendant, pour que l'auteur de la lettre anonyme l'ait prévue, il faut tout de même admettre une... coïncidence bien... inexplicable.

Tour à tour irrité, attendri, désolé, perplexe, le comte poursuivit ainsi ses réflexions pendant plus d'une heure. Après quoi, il se décida, comme la nuit était venue, à commander sa voiture.

— Où faut-il conduire monsieur le comte ? demanda le valet de pied en refermant la portière.

— Ma foi, mon brave Bruno, je n'en sais rien, fit le comte distrait.

Puis se ravisant aussitôt :

— Mais si. Nous allons borgo Santa Croce.

— Ah ! chez M. Schwitzer sans doute ?

— Naturellement.

Dix minutes plus tard, la voiture s'arrêtait devant une maison modeste, élevée de quatre étages et dont une boutique de blanchisserie occupait le rez-de-chaussée.

Le comte gravit deux étages et sonna à la porte de droite. Personne ne bougea. Nouveau coup de sonnette prolongé. Pas de réponse.

“Tout le monde est sorti”, pensa della Mora en redescendant.

Cependant, par acquit de conscience, en passant devant la boutique de blanchisserie, il eut l'idée de se renseigner.

— Vous n'avez pas vu rentrer M. Karl Schwitzer ? demanda-t-il.

— Oh ! non, monsieur, répondit la patronne, et certainement M. Schwitzer ne rentrera pas ce soir, car il est parti cet après-midi pour son pays.

— Comment ! Je l'ai vu ce matin, il ne m'en a rien dit.

— Pourtant, il n'y a pas de doute : il est parti aujourd'hui à deux heures.